

# Samvel Babayan livre une première analyse sur les causes de la défaite arménienne



Si l'opposition arménienne, et pas seulement elle, est prompte à rejeter sur le premier ministre Nikol Pachinian la responsabilité de la défaite essuyée par les forces arméniennes au Karabagh, dans la mesure où il était, en sa qualité de numéro un de l'exécutif arménien, le chef des armées arméniennes pendant les 45 jours de guerre contre

l'Azerbaïdjan, rares sont les responsables, en poste ou anciens, à s'être risqués à une analyse des raisons de la défaite arménienne. Samvel Babayan, figure majeure de la première guerre contre l'Azerbaïdjan, qui lui vaudra sa promotion au poste de commandant de l'Armée de défense de l'Artsakh (1993-1999), et qui, après une traversée du désert qui le conduira en prison, avait retrouvé des fonctions majeures dans l'appareil de défense de l'Artsakh dont il avait été nommé en début d'année Secrétaire du Conseil de sécurité, s'est livré à cet exercice difficile. Ayant quitté ses fonctions de secrétaire du Conseil de sécurité de l'Artsakh, il a accordé une longue interview au site Meronq news, dans laquelle il donne son point de vue sur le déroulement de ces 45 jours de guerre. Une analyse sans concessions, qui met en relief l'impréparation des forces armées arméniennes. Car les causes de la défaite doivent être cherchées en amont, souligne Babayan, qui met l'accent notamment sur le manque de coordination entre l'Arménie et l'Artsakh, privant ce dernier d'informations capitales à la veille d'une guerre qui semblait pourtant inévitable. "Le Conseil de sécurité [de l'Artsakh] cherchait à connaître les moyens exacts dont disposait l'ennemi. Nous avons adressé une lettre à ce propos à l'armée de défense [de l'Artsakh], à laquelle il nous fut répondu que nous devons nous adresser au ministère de la défense d'Arménie. J'ai appelé le ministre de la défense [d'Arménie], [alors David Tonoyan], qui m'a fourni une réponse évasive, laissant entendre que l'information était secrète. Nous voulions avoir des détails sur les armes et unités militaires, mais ils nous firent comprendre qu'ils ne pouvaient nous fournir de telles informations. En outre, nous ne pouvions nous rendre vers les positions [militaires] nous-mêmes. Le Conseil de sécurité est une instance

consulative, et donc, faute d'avoir d'information concernant l'ennemi, nous devons développer une stratégie", indique l'ancien général Babayan qui enchaîne ensuite sur la question des réservistes. "Le Karabagh était à même de mobiliser quelque 17 500 réservistes. La première séquence [de la guerre], qui exigeait quelque 7 500 à 8 000 réservistes, avait été exécutée sur ce point à environ 90% des effectifs. Mais après cela... plus rien ! Les réservistes ont une totale liberté de mouvement, ils pouvaient venir et repartir quand ils le souhaitaient. J'en ai avisé tant le premier ministre d'Arménie que le président du Karabagh. Quand l'armée a vu que l'on n'était pas en mesure de neutraliser les drones et l'artillerie de l'ennemi, la peur a gagné du terrain. Les commandants des unités militaires n'ont pas non plus été en mesure de remplir leur mission, notamment parce qu'ils avaient été formés pour avoir sous leur commandement 2 000 soldats, et non pas 4 000. [Le commandant de l'armée de défense de l'Artsakh] Jalal Harutyunyan a dû ainsi affecter un lieutenant âgé de 19 ans au commandement d'un régiment entier. C'est là le résultat de dix années de mauvaise formation du personnel militaire. Quand les commissaires militaires envoyaient des réservistes à Jabrayil, ne pouvaient-ils comprendre qu'il aurait été préférable d'y déployer ceux qui avaient déjà servi sur le front de Jabrayil ? Ils auraient dû être mieux organisés. Laissons les donc mener une enquête honnête de manière à ce que notre société comprenne clairement ce qui s'est passé". Si S. Babayan a évoqué principalement le front de Jabraïl, au sud-est du Karabagh, c'est parce que c'est dans cette zone que les forces azéries ont dès le début concentré le gros de leur offensive, dans l'objectif manifeste de contrer les forces arméniennes par le sud, puis adossées à la frontière iranienne, d'effectuer leur percée sur Shoushi, ville hautement symbolique pour les deux camps. Alors que le ministère arménien de la défense, opposant des démentis aux communiqués de Bakou qui, dès le début octobre, annonçait la prise de Jabraïl, claironnait le bilan quotidien des pertes infligées à l'ennemi, les forces arméniennes étaient déjà très fragilisées, et la première vague d'offensive azérie, avait été décisive, selon Babayan qui poursuit : "Au matin du 27 septembre, la partie arménienne a perdu 50% de ses ressources anti-aériennes et 40 % de son artillerie. En quelques jours d'avancée vers le sud, l'ennemi a modifié à son avantage le tracé de la ligne de front, cette ligne de contact qui est ainsi passée de 270 kilomètres à 470 kilomètres de long. Nous n'avons pas les moyens de défendre un front d'une telle étendue », poursuit Babayan, en mettant ainsi le doigt sur les raisons stratégiques de l'occupation par les Arméniens de 7 districts limitrophes du Haut Karabagh qu'ils ont dû restituer sans condition le 9 novembre. Faute d'une paix durable, pour laquelle ils devaient servir de monnaie d'échange, ces 7 districts permettaient à la partie arménienne de limiter la longueur de la ligne de front face à l'armée azérie : en passant sous contrôle arménien en 1994, la zone

de Kelbadjar, entre l'Arménie et le Haut Karabagh, et celles de Jabraïl et Fizouli, entre le Haut Karabagh et la frontière iranienne, répondaient à cet objectif purement stratégique dont les Arméniens ne réaliseront que trop tard l'importance, sous la pression des armes azéries, faute d'avoir renforcé suffisamment la ligne de contact existante. « J'ai proposé de mettre en place un poste de commandement dans le sud et d'envoyer Movses Hakobyan [alors chef du service du contrôle militaire et ancien chef d'état major des forces armées arméniennes, et ancien commandant de l'Armée de défense de l'Artsakh] dans cette direction. Il dira par la suite qu'il n'y était pas allé pour motifs personnels. Si le commandant refuse de faire son travail, que peut-on demander à un jeune officier, promu chef de régiment ? Quand l'ennemi a effectué sa percée et a atteint Jabrayil, il a pris ensuite pour objectif Khudaferin. A ce stade, j'ai suggéré de fermer la route dans la direction de Kiant-Horadiz afin de couper les forces ennemies. Je l'ai personnellement proposé à Jalal Harutyunyan, et il a en personne participé à ce plan. Deux brigades ont été formées. En coupant cette route, et en bloquant leurs lignes d'approvisionnement, on n'en serait pas venu à la situation actuelle. Quand nos brigades sont arrivées, les Azerbaïdjanais ont salué nos tanks avec leurs drapeaux, sans penser un instant qu'ils étaient arméniens. Les forces azerbaïdjanaises ont perdu alors 150 soldats. Mais la deuxième brigade arménienne n'a même pas tenté d'aller de l'avant, pour renforcer la position. Le commandant avait été blessé à la jambe, son second n'avait pas relayé ses ordres, etc. Une enquête devrait établir pourquoi les deux brigades n'ont pu remplir leur mission et qui est à blâmer pour cela". Une fois qu'ils s'étaient emparés des districts au sud du Karabagh, les Azéris étaient en mesure d'atteindre Shoushi, dont Babayan ne manque pas d'évoquer la chute.

« Dans le village de Sghnakh [les Azerbaïdjanais] avaient installé une base d'où ils coordonnaient leur progression vers Shushi. Il y avait trois bataillons arméniens. Le bataillon Arajadzor devait pénétrer à Avetaranots et prendre la colinne, afin de couper l'ennemi de ses arrières et de la route qui l'approvisionnait ; cerné de toutes parts à Sghnakh, l'ennemi aurait dû se retirer de Shushi. Dans le village de Shosh, les commandants avaient été informés de cette opération. Dans la nuit du 5 novembre, on m'a informé que le bataillon Arajadzor avait refusé d'y aller, et que les deux autres bataillons arméniens l'avaient suivi dans ce refus. Que l'enquête nous révèle ce qu'ils on dit, pourquoi une telle situation a été créée" poursuit Babayan qui conclut ce survol peu reluisant sur la motivation des forces arméniennes par des critiques tout aussi amères sur l'armement dont elles étaient pourvues. "Nous n'avions pas de force anti-aérienne, nous avons six systèmes de missile de type Tor, dont quatre ont été détruits. Maintenant, les gens disent qu'il y avait des armes que l'Arménie n'a pas données. Je dis, l'Arménie a donné ce qu'elle avait. Toutes les rumeurs sur les armes qu'on aurait eues sont

fausses. On ne les avait pas. Pour des raisons évidentes, la Russie n'était pas obligée de nous donner des armes, nous aurions dû les acheter à l'époque. Personne ne nous les devait, nous aurions dû les avoir !”

par [Garo Ulubeyan](#) le mardi 15 décembre 2020

© armenews.com 2020